Marilú Mallet

Le Cul-de-sac

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUÏL

Vertiges

Vincent van Gogh (1853-1890), *La Chambre* – détail (1888), Musée Van Gogh, Amsterdam, Pays-Bas.

Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

Le Cul-de-sac

TITRE ORIGINAL : *El callejon sin salida*

UN MINISTÈRE de la Culture dans un cul-de-sac, c'était un peu curieux. Je ne pense pas que les culs-de-sac soient de mauvais augure, mais quand même… De toute façon, notre petite rue était bien connue. Pas à cause de nos activités culturelles mais plutôt à cause des bordels. De vieilles maisons aristocratiques transformées peu à peu en maisons de passe où l'on trouvait de tout : de la chambre style colonial (les plus demandées d'ailleurs) à celles de style japonais ou hindou. Salle de bain privée et vieille prostituée aux jambes bleues de varices louées avec la chambre. En plein centre-ville, les fonctionnaires n'en demandaient pas plus !

La concurrence était dure mais le ministère de la Culture ne pouvait plus déménager. L'ancien gouvernement avait acheté la vieille demeure familiale et l'avait entièrement rénovée. Sans cafétéria. Et les fonctionnaires s'en réjouissaient. Ça leur permettait une sortie à l'heure du lunch. Dernièrement, étant donné la rareté des approvisionnements, nous allions surtout au restaurant du coin, chez Lalo. Deux petites pièces genre caverne avec les immanquables nappes à carreaux, les œillets de plastique pleins de poussière et le piano dans le coin. À force de manger les restes de ses clients, Lalo avait grossi sans s'en rendre compte tout occupé qu'il était à faire de la cuisine-maison. Avec la disette, ça donnait la soupe à la viande sans viande, la salade sans huile ou bien la soupe de fruits de mer aux yeux de poisson. N'importe quel connaisseur aurait pu les confondre avec des grains de poivre mais je ne m'y trompais plus, je reconnaissais bien vite cette saveur, cette dureté de petites boules de plastique... glissantes. Les plats d'yeux, c'était la spécialité de la maison. Les yeux de bœuf, les yeux de porc et, le fin du fin, les yeux de mouton, bleus à l'intérieur, plus tendres et savoureux que les autres.

À midi, tout le quartier s'y retrouvait : les fonctionnaires impeccables, les prostituées au saut du lit, les homosexuels aux cheveux jaunâtres, les étudiants des Beaux-Arts et madame Cutu, une maquerelle asexuée, la moustache bien taillée, qui s'installait au piano et chantait d'une voix rauque des opéras à la façon de Mario Lanza. Nous mangions en discutant de politique mais, bien plus, de la manière d'arranger les choses dans ce pays. L'après-midi y passait parfois. Il était cinq heures, c'était le temps d'aller pointer et de rentrer chez nous, à pied bien sûr, les autobus étant en grève depuis un mois. Nous nous assoyions tout près les uns des autres, habitués à la promiscuité des jambes en sueur, à l'émanation de gaz et à l'odeur des aisselles d'autres corps. Tout ça créait une véritable ambiance familiale...

Parfois, notre ancien directeur venait nous rendre visite. C'était un vieil homme de soixante-douze ans qui était en service chez lui pendant que le ministère essayait de trouver un article de loi qui le mettrait enfin à la retraite. Ce monsieur avait étudié à Paris et à Londres et avait lancé, en son temps, un important mouvement pictural. Depuis une dizaine d'années, il était passé de la peinture à l'élevage des chiens sans que personne ne s'en formalise. Pas plus que de le voir arriver à la recherche d'un os avec ses dix petits protégés. Les os étaient rares et les pauvres bêtes avaient la manie de lécher furieusement les chevilles des clients.

Il ne venait pas souvent au bureau. Quand il y avait un document officiel à signer, on envoyait quelqu'un le lui porter dans sa mansarde remplie de tableaux et parsemée de crottes de chiens. Il passait son temps là, presque toujours saoul, les vêtements mangés par les chiens, avec la photo du premier pompier chilien, à se souvenir qu'une nuit pluvieuse de mil neuf cent trente, il avait dû payer l'addition de Pablo Neruda au restaurant de la Gare de Lyon, à Paris.

Les vieux fonctionnaires ne pouvaient être remplacés selon la loi de la mobilité administrative. Nous avions donc deux directeurs : l'ancien et le nouveau, Guerrero, un poète tout de blanc vêtu, avec des moustaches en langue-de-chat. D'origine modeste et autodidacte, il comptait transformer le panorama culturel national.

— Mais, monsieur Guerrero, le ministre m'a bien nommée ici. Je suis la nouvelle directrice...

Fâché, il me toisait de la tête aux pieds et grommelait quelque chose sur le nouveau président de la République.

— Vous dites... ?

— Votre poste est déjà pris, mademoiselle !

Après cet accueil chaleureux, il m'avait présentée à un homme dans la soixantaine qui buvait sans bruit une tasse de thé au citron. Monsieur Lucas m'avait saluée de la tête, visiblement peu désireux de se retirer après trente et un ans de service public silencieux.

— Il n'y a pas de chaise, a-t-il dit.

J'ai remarqué que le fonctionnaire possédait une chaise, une machine à écrire, un téléphone et que la porte se verrouillait, ce qui lui permettait de faire sa sieste en toute sécurité. Sa phrase était une sentence : je devais, si j'y tenais vraiment, installer mon directorat dans le corridor. Pendant des heures, pendant des jours, j'ai fait l'aller-retour du couloir qu'on m'avait attribué. Je ne pouvais pas abandonner, j'avais cherché un emploi durant des années.

Avec le temps, j'ai découvert que la section que je devais diriger se composait de cinq fonctionnaires qui passaient leur journée dans un bureau un peu plus grand que celui du directeur. Chacun dirigeait une sous-section mais sans subalternes. Par contre, ils avaient des armoires. Cinq armoires du temps où tout bon bourgeois se devait de posséder une grande armoire vitrée avec miroir et canapé à l'intérieur pour s'y déshabiller à l'aise. Cette particularité du début de siècle a eu une influence décisive sur le contexte culturel de notre pays. Pendant la journée, les fonctionnaires pouvaient s'y étendre tranquillement et la porte de la section des sous-sections ne s'ouvrait qu'à dix heures chaque matin, lorsqu'ils prenaient ensemble une petite tasse de thé au citron.

Un après-midi que je me promenais, distraite, dans mon couloir, je me suis retrouvée nez à nez avec un autre directeur, celui du théâtre, qui, lui, se promenait en récitant Goethe dans le texte. J'étais obsédée, je voulais une chaise. Une chaise pour pouvoir au moins m'asseoir durant ces huit heures maudites à ne rien faire pour un salaire.

— Une chaise... a dit Teodoro.

— Oui, une chaise ! Ça fait trois mois que je me promène ! Je vais avoir des varices !

Il m'a regardée avec colère.

— Tu viens d'arriver et tu veux une chaise ? Moi, ça fait quinze ans que je me promène et tout ce que j'ai obtenu, c'est de récupérer mon emploi après ma mort !

— Hein ? J'étais inquiète.

— Une blague de mauvais goût... J'étais en vacances, des employés m'ont déclaré mort. Ils ont envoyé des couronnes et de l'argent chez moi. Je ne sais pas qui a eu l'idée mais j'en suis arrivé à avoir besoin d'un certificat médical prouvant que j'étais vivant. Le ministre, informé de mon décès, avait déjà donné ma place. Ça m'a pris deux ans pour reprendre mon poste de directeur, mais dans une catégorie administrative inférieure…

Je ne passerais sûrement pas deux ans dans un corridor ! Le lendemain, je suis allée parler à Guerrero.

— … Je ne peux plus rester sans chaise quand toutes les sections et les sous-sections ont leur bureau et leur porte fermée… C'est un manque de respect, monsieur ! C'est indigne ! J'ai sept ans d'université ! Un doctorat de la Sorbonne…

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, mademoiselle ? Je ne suis pas Jésus-Christ pour faire la multiplication des chaises. La moitié de la force laborieuse de ce pays est fonctionnaire, mademoiselle ! Un million et demi de personnes ! Vous devriez le savoir !

Il fallait donc que j'en appelle au ministre lui-même. Et c'était difficile : les secrétaires, qui étaient dans l'opposition, faisaient une campagne d'interception ; elles ne transmettaient aucun message. Mais finalement, j'ai obtenu le numéro de son domicile et le rendez-vous a été fixé au 31.

Pour les employés du ministère, un rendez-vous avec le ministre, c'était plutôt inhabituel, insolite même. Comme je sortais du bureau, l'orchestre symphonique répétait, assis sur les pare-chocs des autos stationnées, simulant les notes avec leurs bouches ! Un violoniste m'a expliqué que la sécheresse avait fait éclater les instruments.

— Mais c'est ridicule ! Ça ne peut pas continuer comme ça ! Le 31, je vais parler au ministre et…

Je n’avais pas terminé ma phrase qu’une grande gueule se constituait délégué des musiciens et m’accompagnait à l’entrevue. Je continuais mon chemin et la rumeur du rendez-vous avait déjà atteint le maître de ballet, le directeur de l’imprimerie et celui de la radio, qui accouraient avec leurs réclamations…

— Je vais devenir folle, monsieur le ministre… Il y a trois mois que je suis au ministère et je n’ai pas encore pu obtenir de chaise !

Pendant les répétitions, les ballerines doivent aller faire pipi dans le jardin, monsieur le ministre ! On ne peut pas travailler avec ces arrêts continuels ! Nous avons besoin d’une toilette, monsieur le ministre ! Nous sommes des professionnels ! Et puis, des fois, ce n’est pas seulement pipi qu’elles font dans les roses et les fleurs se fanent, malgré ce qu’en disent les experts en engrais…

Ces protubérances dans ma bouche, monsieur le ministre, elles se sont développées à force de faire des gammes. Et nous sommes huit à souffrir de ces hernies buccales… !

Et moi, monsieur le ministre, je peux vous dire que l’équipement de la radio est à la douane depuis vingt-cinq ans. Il nous a été donné à la fin de la guerre de Corée et le chef de l’inventaire ne l’a jamais dédouané.

— Nous préparons une collection de poche, monsieur le ministre, mais nous n’avons plus de papier…

— Ça suffit !

Monsieur le ministre, très énergique, s’est levé et s’est dirigé vers la porte :

— Le budget de la Culture a été utilisé pour acheter du riz… Comprenez-moi bien. Nous n’avons pas de crédits à l’étranger… Le cuivre est en baisse… Que voulez-vous que je vous dise ? On a acheté du riz, le riz a été mangé !

On ne pouvait plus continuer. J’avais trop mal aux jambes. J’aurais ma chaise, n’importe comment. Je ne me promènerais plus dans ce corridor en regardant de temps en temps par la fenêtre la seule chose que je pouvais y voir : les gros ventrus moustachus en train de se déshabiller dans le bordel voisin.

J’ai changé de tactique. Je me suis fait des amis. Lucrecia, directrice des Arts plastiques ; Elvire, employée à la radio. Lucrecia habitait avec ses chats une chambre louée dans l’impasse même. Elle n’avait pas loin à marcher de chez elle au travail. Elle n’était plus jeune mais elle avait la vitalité et l’allure d’une fille de quinze ans, un peu passée de mode évidemment : mini-jupe, bas de nylon avec une couture, talons aiguilles, les yeux trop maquillés et la chevelure vaporeuse, d’un blond presque naturel, qui ondoyait au vent. Nous déjeunions souvent ensemble. Elle me racontait son veuvage. Me parlait de son frère capitaine dans la police. Je lui disais que j’étais orpheline, que je n’avais aucun proche parent. Elle ne me croyait pas :

— Tu n’as même pas un oncle ?

— J’en ai bien un, si tu y tiens… Un oncle éloigné qui a essayé de me violer quand j’avais douze ans…

Lucrecia avait le cancer. Je me demandais parfois si c’était contagieux. Deux opérations lui avaient laissé les seins bourrés de coton. Il y a six ans, on lui donnait cinq ans de vie. Les prostituées autour chantaient en buvant du vin à l’orange. Ça sentait fort dans le quartier Mosqueto. Il y avait un problème d'égouts et il n'y avait pas d'eau depuis deux jours. De quoi se demander comment Lalo faisait sa soupe...

Après le dîner, on s'installait à la bibliothèque du ministère. Une belle bibliothèque lambrissée d'acajou avec de petits escaliers et des passerelles pour les rayons les plus hauts. Vides, évidemment ; les livres, s'il y en avait eu, auraient été entre les mains de l'inventaire. De toute façon, c'était un endroit agréable. Teodoro venait y déclamer en allemand. Étant blond et fils de ces colons du Sud établis légalement sur des terres enlevées aux Indiens, il se prenait pour « Werther ». Il y avait aussi un Indien, Huachilao, qui écrivait dans un coin un dictionnaire en araucanien. Il avait la théorie que les Indiens descendaient des dieux grecs.

— Soixante quinze pour cent des Indiens Mapuches qui arrivent à Santiago doivent changer de nom à cause de la ségrégation, a-t-il déclaré agressivement.

— Au moins, vous avez une chaise, ai-je répliqué.

— Je l'ai apportée de chez moi !

Et comme Teodoro déclamait plus fort, ça ne m'a pas surpris que l'autre lui saute à la gorge en criant :

— Ferme ta gueule, nazi de merde ! Raciste ! Raciste !

On a essayé de les retenir. J'ai reçu un coup dans les chevilles. Lucrecia criait comme un écureuil. Aucun fonctionnaire n'est accouru sauf Guerrero, très prudent, qui le a séparés en disant :

— Allons, messieurs-dames, ce n'est pas un bordel, ici ! Puis, s'adressant à Huachilao :

Allez, mon vieux, écris ton dictionnaire... On va te publier dans la collection de poche, tu le sais ?

Oui, à part les vers de Teodoro, la bibliothèque était un endroit agréable.

Un jour, Lucrecia a obtenu trois billets pour une première de cinéma. Alors, j'ai invité monsieur Lucas. Conquérir Lucas, découvrir à quelle section j'avais été assignée, c'était le principal. Je devais partager son bureau et je saurais bien le lui faire comprendre.

C'était un film sur la Deuxième Guerre mondiale. Monsieur Lucas n'a pas été emballé, ni par le sujet ni par la technique. Par contre, il m'a prouvé qu'il pouvait s'endormir tout d'un coup, n'importe où, n'importe quand. À la sortie, je lui ai demandé s'il avait aimé le film. C'était une question polie mais je n'ai pas eu de réponse ; Lucrecia s'est mise à crier :

— Les militaires ! Ils tirent !

Alors, on s'est mis à courir vers le mont Santa Lucia, comme ça, sans savoir où étaient les chars. À travers les tirs de mitraillettes. Où aller, où se cacher ? Les magasins fermaient. La foule courait dans le tumulte, il y en a qui tombaient, on entendait des clameurs et je ne voulais pas regarder. Et monsieur Lucas qui marchait si lentement ! Je l'attendais... Une balle m'a frôlé le bras. Et si ça avait été une jambe ! Je me suis remise à courir. Et lui, qui traînait, le ventre trop gros pour ses jambes grêles... Il m'énervait. Il a reçu une balle dans la tête. Il a roulé par terre avec un son de sac de patates et un cri étranglé. Je me suis penchée vers lui, il avait la tête toute rouge. Un char venait... La foule s'était dispersée. J'ai distingué Lucrecia parmi d'autres qui entraient dans un immeuble. J'ai couru de toutes mes forces et je suis arrivée à entrer. Le concierge a fermé la grille. C'était une galerie de magasins. Je voulais monter, aller aux toilettes, regarder mon bras à la lumière. Il y avait un trou dans la manche de mon manteau, comme une brûlure. Je l'ai touché : ce n'était qu'une égratignure. Lucrecia criait :

— Fascistes ! Assassins !

Quelqu'un a dit :

— C'est le coup d'État.

— Lucrecia ! Il faut s'en aller d'ici !

Je courais vers les escaliers. Je me disais que c'étaient des endroits sûrs. Du béton armé, doublement ou triplement renforcé de poutres d'acier pour un pays de tremblements de terre. Et une rafale de mitrailleuse a fait éclater une fenêtre. Lucrecia boitait derrière. Elle avait perdu un soulier. Les gens se dispersaient dans les couloirs.

— Descendons au stationnement !

Elle m'a suivie dans la pénombre du sous-sol. On a patienté là toute la journée et une partie de la nuit. On a mangé quelques pêches séchées que Lucrecia avait dans son sac. Il faisait froid. On n'a pas pu dormir. Il faisait froid et je ne pouvais pas oublier monsieur Lucas. La tête en sang. Le bruit de sa chute. Une croûte s'était formée sur mon bras. Je me grattais. Après plusieurs heures de silence, nous nous sommes décidées à sortir. Une nuit paisible, personne dans la rue. Nous avons croisé un policier qui mettait des contraventions aux autos mal stationnées. Tremblantes, nous lui avons demandé l'heure :

— Cinq heures du matin.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? a demandé Lucrecia.

— Une division de l'armée a attaqué la maison présidentielle, mais le général en chef a pu maîtriser les rebelles…

Lucrecia se taisait. Moi, j'avais de la difficulté à avaler. Nous sommes allées chez elle et nous avons pris un café de figues. Les chats avaient faim. Ils grimpaient à ma jupe. Et juste cette nuit-là, la toilette s'est brisée. Le voisin d'en bas est venu se plaindre de l'eau qui lui tombait sur la tête. C'était un criminel connu mais jamais emprisonné. Nous avons coupé l'eau. Je me suis un peu recoiffée. La radio était muette.

À neuf heures, nous avons traversé au ministère de la Culture et comme nous étions dans la file pour poinçonner comme d'habitude, Lucrecia a éclaté en sanglots :

— C'est épouvantable ! Ils ont tué monsieur Lucas !

Ça été plutôt confus. Mais ensuite, il y a eu une assemblée générale dans la bibliothèque. Guerrero a fait un discours. Le président du syndicat, que je voyais pour la première fois, a mis sur pied un comité de défense de l'immeuble. Huachilao a parlé d'une de ses récentes théories qui prouvait que les Araucaniens descendent des dieux grecs.

L'enterrement a été court et sans cérémonie. Après avoir récité un des derniers poèmes à sa maîtresse, Guerrero a mentionné que monsieur Lucas avait été un fonctionnaire exemplaire et tout le monde, ému, a chanté l'hymne national. Et, sans savoir de quoi, je suis donc devenue officiellement directrice. Occupante officielle du bureau. Et de la chaise.

Le président du syndicat m'a téléphoné. Il voulait me voir et me donnait rendez-vous au coin de la rue, le lendemain. C'était étrange mais j'y suis allée. Habillé de noir avec un imperméable en plastique (il ne pleuvait pas), il s'est approché de moi et m'a dit :

— Ils vont tuer le président.

Il m'a écrit son numéro de téléphone sur un bout de papier et il s'est mis à courir dans le cul-de-sac, pas vers le ministère, mais vers un bordel. Avant d'arriver à la porte, toujours en courant, il m'a crié :

— Mon exercice matinal !

Et il m'a montré un pistolet.

Avec mes responsabilités de directrice, je l'ai vite oublié. Je me sentais coupable de la mort de monsieur Lucas. Si je l'avais aidé... Si je l'avais attendu... Je me souvenais de sa tête sanglante sur le pavé et ça me donnait la nausée. Alors, je me suis concentrée sur la restructuration du bureau. En premier lieu, je devais faire un inventaire du matériel existant. Savoir quelle était cette damnée section ! Les fonctionnaires dans leurs armoires étaient réticents... Ils soutenaient que les clés étaient perdues, que les portes ne s'ouvraient plus... À force d'insister, j'ai quand même découvert une collection de photographies format géant ! Une d'Humphey Bogart dans le film *Casablanca*, une de Greta Garbo dans *La Reine Christine* et une série d'affiches intitulées *Dix leçons pratiques pour réaliser votre propre film*.

Donc, ça devait être la section Cinéma ! J'ai découvert, en plein centre-ville, une salle de spectacles inutilisée où habitaient quelques employés de la section qui s'étaient partagé l'espace. Dans leur chambre à débarras gisait tout l'équipement nécessaire pour produire des films : caméras, enregistreuse, pellicule, instruments de laboratoire, sous les toiles d'araignées, les rats et les déchets. Tout cet équipement venait des Nations-Unies, mais monsieur Lucas n'avait jamais eu le temps de le faire déballer. C'était là depuis mil neuf cent vingt-huit. La section avait été, autrefois, le premier Institut de cinéma d'Amérique latine. Et tout ce qui avait été produit, c'était un court métrage flou, en noir et blanc, où l'on voyait à leurs bureaux les fonctionnaires d'aujourd'hui, trente ans plus jeunes, qui prenaient leur petite tasse de thé à dix heures en regardant un film où l'on voyait à leurs bureaux des fonctionnaires qui prenaient leur thé de dix heures trente ans auparavant.

J'ai nettoyé le théâtre et je l'ai mis en ordre toute seule. J'ai établi des règles et j'ai envoyé un mémo aux employés de la section leur interdisant de fermer les portes, y compris celles des armoires, durant les heures de travail. Naturellement, le mémo est tombé dans le vide. On m'a même accusée de vouloir interrompre le travail.

— Quel travail ?

Le personnel est demeuré muet.

• • •

Guerrero a fait engager des directeurs de projets extraordinaires : sa maîtresse, son ex-femme, son meilleur ami et la fille de son meilleur ami. Avec Lucrecia, Elvire, l'indien d'origine grecque, le président du syndicat et moi, nous représentions les fonctionnaires du nouveau régime. Nous n'étions pas très nombreux. Nous tenions des réunions très tard dans la nuit. Nous discutions aussi bien des textes philosophiques que des problèmes pratiques que nous avions à nous procurer de l'huile ou des cigarettes.

Un matin, le président du syndicat m'a signalé que c'était mon jour de garde de l'immeuble. Après la réunion, je suis donc restée avec quelques autres et nous avons organisé les tours. « Il faut surveiller l'ennemi pour que le peuple puisse avancer. » Alors, on surveillait avec ce que l'on avait : des marteaux, des couteaux et quelques fourchettes bien aiguisées. Elvire et Lucrecia me demandaient :

— Ça ne te dérange pas, toi, de tuer quelqu'un avec une fourchette ?

J'aurais le temps de la planter, ma fourchette, si les militaires venaient avec des mitrailleuses ? J'avais des doutes là-dessus et sur bien d'autres choses. Le gars des autobus, par exemple. C'était un employé de ma section, je l'avais déjà vu dans le film. Il était aussi propriétaire de deux autobus et c'était bizarre qu'il monte la garde avec nous, ai-je murmuré à Lucrecia ; après tout, il est propriétaire d'autobus. Il devrait être avec les autres, ceux qui paralysent les transports du pays, tu ne trouves pas ?

Le président du syndicat disait que le cœur se trouvait exactement à deux centimètres plus bas que l'omoplate...

— L'omoplate ? demandait Elvire.

Lucrecia, elle, voulait savoir si le sang sortait tout d'un coup. Elvire cherchait où était l'omoplate. Le président nous a montré son arme. J'aurais pensé que c'était un briquet... Il ne la laissait pas trop voir et l'entourait d'airs mystérieux. Je devais surveiller le deuxième étage. J'ai tremblé toute la nuit en pensant que le cœur se trouvait exactement à deux centimètres de l'omoplate et que le sang giclait, rouge foncé, exactement comme celui de monsieur Lucas.

Guerrero m'a appelée dans son bureau et m'a chargée de recevoir une délégation étrangère. Fière de la responsabilité ·qui m'était confiée, j'ai organisé une visite de notre ministère avec petite collation et café... Café ? Il n'avait pas de café. Je ne pouvais en avoir nulle part.

J'ai demandé à une secrétaire dont la porte était entrouverte :

— Où est-ce qu'on peut avoir du café ?

— Au marché noir, a-t-elle répondu en fermant la porte.

J'étais habituée aux portes fermées mais je me demandais quand même derrière quelle porte se trouvait le marché noir. Peut-être au marché central de la ville... Je suis allée jusqu'au Mapocho et, sur le pont, je me suis approchée d'un mendiant qui regardait d'un air affamé les rats sur le bord du fleuve. Des gros. De ceux qui se sont mélangés avec des chats.

— Pourriez-vous me dire où se trouve le marché noir, s'il vous plaît ?

Il a enlevé ses lunettes. Il avait les cheveux roux et le visage plein de taches de rousseur. C'était un cul-de-jatte et il se déplaçait grâce à des patins à roulettes fixés à ses moignons. Je me suis souvenu l'avoir vu quand j'étais petite mais il avait les cheveux plus fournis.

— Je vous connais, vous vous teniez au coin de la rue Monjitas et de San Antonio. On jouait ensemble dans l'ascenseur. Vous ne vous rappelez pas ?

Il m'a regardée d'un drôle d'air. Je n'ai pas insisté. Il s'est mis à rire comme un vrai démon :

— Le marché noir ? Le marché noir, c'est chez l’épicier !

Et il est retourné à son parapet regarder les rats. Dans un magasin, une vieille femme en noir, le visage tout plissé, m’a vendu du café quinze fois plus cher que le prix fixé.

Les étrangers étaient joyeux et en bonne santé. Huit Soviétiques en imperméable gris. La rencontre avait lieu à la bibliothèque. J’ai enfin pu compter les fonctionnaires sortis de leurs caveaux... Environ une centaine qui passaient des commentaires du genre : « Regarde comment ils sont habillés ! » en ayant l’air de découvrir que les « méchants » aussi portaient des vêtements enviables.

Une comédienne mince et blonde, vedette de plus de trente-cinq films réputés dans le monde socialiste, rendait les hommes fous. Guerrero, toujours en blanc et l’œillet à la boutonnière, parlait de la beauté chilienne sans se rendre compte qu’il voulait dire soviétique... Ensuite, il a dansé un tango avec la blonde pendant que le personnel demandait notre danse nationale :

— Une *cueca*, chef, une *cueca*.

Sans s’en préoccuper, Guerrero a chanté « *Mufieca brava* » en imitant Carlos Gardel. Les Soviétiques avaient apporté de la vodka et on parlait d’importants échanges culturels ; des budgets astronomiques flottaient dans l’air. Guerrero s’est quand même aperçu de son lapsus et s’est alors lancé dans un discours aberrant :

— Les Chiliennes sont d’horribles petites noiraudes, sans cul, avec de gros ventres, des jambes maigres et rachitiques, et c’est comme ça, à tous les niveaux de la société...

« La vodka », a susurré quelqu'un et moi, je m'imaginais ce que devaient penser nos visiteurs. Et Guerrero continuait, récitait un poème.

L'homme, c'est comme les animaux :

Petit, il fait l'amour comme un pigeon,
il tourne et tourne autour et donne du bec,
inoffensif.

Un peu plus grand, il fait l'amour avec ses griffes,
avec ses dents.

Et vraiment grand, il va en vieux cheval de trait,
il court pour vingt secondes et dort cent heures.

La fin, c'est comme le chien,
il flaire et lève la patte, s'en va, voilà.

Je ne sais pas où il se classait, lui, mais, de toute façon, la délégation est partie avec les fonds de bouteille après avoir signé une entente très vague, qui n'a d'ailleurs pas été signée par Guerrero mais par l'ancien directeur, arrivé sans crier gare et sans chemise et c'est la patte de son chien qui a servi de sceau à cette rencontre internationale.

— Allons à la manifestation, ça va nous changer le mal de place... Tu te trouveras peut-être un petit ami, m'a dit Lucrecia.

Nous sommes allées chez elle pour nous préparer. Elle se maquillait les jambes puis, se dessinait au crayon une ligne sur les mollets.

— Des bas avec des coutures, ça ne se porte plus !

— Et après ? m’a-t-elle répondu.

Je me demandais si tant de maquillage pouvait lui avoir donné le cancer… On est sorti avec nos pancartes. L’avenue Alameda était en fête. Plus d’un demi-million de personnes. Monsieur Lucas m’est passé par la tête. On a parlé avec quelques garçons. Lucrecia était contente comme une petite fille. Elle levait sa jupe sans le vouloir. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Cinquante, cinquante-cinq ? Elle m’a montré un petit Français blond à face d’ange, bouche bée au milieu de tous ces gens.

— Un vrai petit ange, me murmurait Lucrecia. Il est bien beau oui, mais ce n’est pas la beauté qui compte.

En fait, il avait plus l’air d’un diable gêné qu’autre chose. Et comme on le dévisageait, le voilà qui nous déclare :

— Je suis un ancien prêtre…

J’ai marché onze kilomètres pour rentrer chez moi. Un petit deux pièces moderne dans le quartier Providencia. C’était un des plus hauts immeubles de Santiago et il n’y avait jamais eu d’ascenseur parce que le seul fabricant du pays avait décidé de fermer ses portes quand le gouvernement avait changé. À une heure du matin, les habitants étaient encore debout et tapaient furieusement sur des casseroles ; les enfants allumaient et éteignaient les lumières comme si c’étaient des décorations de Noël. D’autres incendiaient un autobus de la compagnie d’État qui circulait malgré la grève. Les flammes étaient énormes mais les pompiers du Chili sont volontaires et ils ne sont pas venus. Après être montée jusqu’au quatorzième, j’ai accepté de prendre un thé chez mon voisin qui m’avait invitée par la porte entrouverte.

Bon père de famille de sept enfants qui allait à la messe tous les dimanches, il m'a montré sa nouvelle invention qu'ils fabriquaient en famille : des clous tordus pour déchirer les pneus. Je l'ai remercié et je suis rentrée chez moi. J'ai appelé la police et l'officier m'a dit en riant :

— Oui, oui, je le sais, mademoiselle. C'est mon commandant qui lui fournit les clous et en plus, c'est son cousin ! Avez-vous une voiture ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Le chœur de casseroles a duré toute la nuit. J'avais faim et il n'y avait rien à manger. Je ne pouvais pas dormir. J'ai pris un peu de lait en poudre avec de l'eau, mais j'avais encore faim.

Le lendemain, j'ai fait les onze kilomètres, l'estomac vide. Et comme s'il avait deviné, le gars des autobus avait apporté de la viande. De la viande de cheval, a-t-il précisé plus tard. Il m'invitait même à souper chez lui. Les propriétaires d'autobus étaient toujours en grève, tout ça était bien suspect. J'ai accepté... pour la nourriture. J'ai raconté l'invitation à Lucrecia qui m'a dit :

— Fais attention, ma fille, les vieux sont des salauds !

Le gars m'a amenée dans un de ses autobus jusqu'à l'arrêt numéro 12 de la Gran Avenida. Il habitait dans une grande maison avec piscine et tonnelle. Sa femme était paralytique et les deux enfants, manchots. Les bras mangés par un chien. La femme me regardait, gênée de ne pas bouger ni parler. Je l'ai saluée comme il se doit, comme si de rien n'était. On s'est assis à table. Les enfants préparaient à manger avec leurs orteils. Ils les manœuvraient extraordinairement bien. Ils prenaient n'importe quoi, ils coupaient la viande... de cheval, bien sûr. Du cheval au riz. C'était bon. J'aurais mangé n'importe quoi, de toute façon. Je n'ai pas parlé, la famille non plus. Je me demandais pourquoi il m'avait invitée. Les enfants sont allés se coucher, la femme est restée dans son coin et le gars des autobus s'est endormi sur sa chaise. Je suis partie, j'ai marché, marché jusqu'au centre de la ville. Je demeurais loin et quelquefois, je restais à dormir chez Lucrecia. Elle m'a ouvert la porte, endormie, échevelée, et j'ai remarqué ses cheveux blancs. La chevelure blonde, vaporeuse était en train de faner. Elle a vu mon regard :

— Il n'y a plus de teinture en ville, m'a-t-elle dit, l'air malheureux.

Elle est retournée se coucher et je me suis endormie dans un coin accompagnée du ronronnement des chats et d'une bonne quantité de puces.

Nous nous sommes levées à quatre heures ; Lucrecia allait faire la queue pour acheter du riz. J'étais épuisée, j'avais mal aux pieds mais j'avais besoin de riz aussi. Nous avons cherché les rues dans le noir, les lampadaires n'allumaient pas. Lucrecia avait apporté deux chats au cas où on trouverait une poubelle bien garnie. La vente avait lieu près du fleuve Mapocho, à côté du chemin de fer, dans une manufacture où l'on empaquetait le riz. Il y avait déjà quelques personnes avec des lanternes, des couvertures et des chaises pliantes. Il y en avait deux qui écoutaient murmurer leur transistor. On s'est accroupi avec les chats. Le jour s'est levé, la queue s'allongeait. À huit heures, un gardien est sorti nous annoncer que le riz serait vendu le lendemain. Il y avait déjà deux cents personnes. Les gens n'ont pas bougé. Il fallait attendre jusqu'au lendemain. Un des chats s’est échappé. J’ai dit à Lucrecia que j’allais poinçonner nos cartes, sinon ils nous enlèveraient notre journée. J’ai marché jusqu’au ministère. Il n’y avait personne. J’ai poinçonné pour huit heures cinquante et j’ai laissé une petite note disant que je reviendrais bientôt. J’étais mal à l’aise. Cette section devait fonctionner coûte que coûte mais moi, j’avais maigri et j’avais faim. En chemin, j’ai vu une queue de quelques personnes et je me suis mise en ligne. La queue était courte et j’obtiendrais sûrement quelque chose, toutes sortes de bonnes choses... C’était des cigarettes. Je ne fume pas mais j’en ai acheté deux paquets et je suis allée rejoindre Lucrecia qui avait failli perdre nos places en cherchant la chatte. Elle l’avait finalement retrouvée dans les ordures de la manufacture en train de manger des cafards. Des gens de la file regardaient mes cigarettes avec envie. À haute voix, mais sans trop insister, j’ai offert de les changer pour de la nourriture. Un homme m’a donné deux pains pour trois cigarettes. Et pour six, j’ai eu quelques oranges et un œuf dur. Nous avons mangé, puis, je me suis endormie au soleil en tenant la queue de la pauvre chatte pour qu’elle ne s’échappe plus. J’entendais vaguement Lucrecia bavarder avec d’autres femmes. Nous avons passé toute la journée et toute la nuit au même endroit. Pendant qu’on dormait, un des chats s’est échappé pour de bon. Lucrecia répétait sans cesse :

— Pauvre, pauvre petite... J’espère qu’elle trouvera une maison et de la nourriture.

— Ah, c’était une chatte ?

— Oui, celui-là, c’est son fils.

Il restait une heure avant l’ouverture. Les gens s’étiraient, se nettoyaient les yeux ou se coiffaient tranquillement quand huit jeunes échevelés en pantalons serrés sont arrivés. Ils avaient des poignards ou, plutôt,, des espèces de longs poinçons aiguisés. Ils ont crevé les pneus de quelques voitures qui appartenaient à des personnes de la queue. Puis, ils se sont jetés sur les gens près des guichets et se sont mis à lacérer leurs vêtements en riant :

— La queue est finie ! La queue est finie !

— Qui sont ces types-là ? a demandé Lucrecia.

— Les « gars de queue », a répondu quelqu'un. Ils arrivent le matin de bonne heure, volent les places des gens et revendent les produits au marché noir.

L'un d'eux s'est approché de Lucrecia et d'un coup de poinçon, a tué le chat qu'elle avait dans les bras. Toute éclaboussée de sang, elle s'est mise à hurler comme une folle :

— Sauvages ! Bandes de sauvages !

J'ai vu quelqu'un monter dans une voiture un peu plus loin ; j'ai attrapé Lucrecia par le bras...

— Viens-t'en, idiote ! Ils vont nous tuer !

Elle pleurait mais elle courait. Je l'ai poussée dans l'auto, je suis montée, j'ai verrouillé.

— Vite, monsieur... s'il vous plaît.

Il était aussi nerveux que nous. Il a mis le moteur en marche. Deux gars de queue marchaient vers les pneus. Le monsieur n'osait pas avancer.

— Reculez, reculez vite !

Il s'est décidé à embrayer et on est parti en marche arrière. Nous n'avons rien dit durant tout le trajet. Lucrecia s'est tranquillement arrêtée de pleurer. Une fois rentrées chez elle, j'ai pensé au bureau et je lui ai dit doucement :

— Il faudrait bien aller travailler, Lucrecia...

Elle m'a répondu brusquement :

— Je m'en fous, je n'ai plus mes chats !

J'ai essayé de la consoler :

— Il va falloir s'y habituer... C'est la guerre ! On n'y peut rien... Et puis, il te reste encore trois chats.

Elle s'est mise à tirer des livres et toutes sortes de choses contre le mur ; elle a cassé une vitre. Le criminel connu et jamais emprisonné est venu se plaindre. Et comme il se lamentait, on a entendu des bruits étranges, comme des bombardements puis, des coups de feu isolés, des mitrailleuses. Le criminel est sorti en vitesse chercher sa radio, mais il n'y avait plus qu'une seule station dans tout le pays, celle qui se disait être la radio des Forces Armées.

— Cette fois-ci, ça y est, a dit le criminel.

— Le coup ?

On a regardé par la fenêtre, la rue était pleine de soldats en vert. Ils fouillaient le secteur.

— J'ai peur, me suis-je exclamée sans le vouloir.

Lui aussi avait peur mais il a eu pitié de nous :

— Venez...

Nous sommes descendus à son appartement et nous nous sommes enfermés dans une espèce de remise invisible à l'extérieur et très bien conçue à l'intérieur. Il y avait une petite cuisinière à gaz butane. De l'eau, du thé, des biscuits. Une radio avec des écouteurs. Et nous avons entendu les pas des militaires à la porte. On tremblait tous les trois. Je me demandais ce que je faisais là. Dans une remise avec un criminel. Je n'avais rien fait. Seulement essayé de mettre de l'ordre dans ma section, mais je dépendais du nouveau et de l'ancien directeur et eux du ministre et le ministre du président et le président de la république du congrès, et...

— Il n'y a personne ici...

— Quand il n'y a pas de putes, il y a des chats ou alors, c'est vide. On ne peut même pas faire peur à personne. J'ai une de ces envies de torturer quelqu'un, moi !

— Hé ! Regarde... C'est un bon disque pour mon frère...

Les rires se sont éloignés. La porte de l'appartement est restée ouverte. Il y a eu des bruits lointains pendant un bon moment encore. Le criminel jouait avec un poignard et le reflet de la lame était la seule chose visible. Lucrecia a rompu le silence en lui demandant si les articles de journaux à son sujet étaient vrais.

— Ouais... Si l'on veut...

J'avais les pieds et les mains glacés. J'en frissonnais. Est-ce qu'il allait finir, ce jour si long... J'ai mis les écouteurs et j'ai serré le bras de Lucrecia. On annonçait le couvre-feu et il était interdit de sortir dans les rues. Nous nous sommes risqués hors de la cachette et nous avons vu que les militaires avaient mis un drap blanc dans la fenêtre.

Nous sommes montés chez Lucrecia ; les trois derniers chats étaient toujours là, dans le désordre, et il y avait un autre drap dans la fenêtre. Le criminel est venu nous dire qu'ils avaient tué le président. Il l'avait entendu sur ondes courtes, d'une radio argentine.

J'ai dormi pendant dix-huit heures. Lucrecia pleurait. Deux jours plus tard, je suis sortie. Au coin de la rue, ils m'ont arrêtée, m'ont fait mettre les bras en l'air et m'ont demandé mes papiers. Je ne les avais pas, mais j'avais une petite tache de sang, celui du chat, sur ma robe. Ça les a rendus soupçonneux. Ils m'ont embarquée dans une jeep avec un grand gars et une petite femme. Ils nous ont bandé les yeux et nous ont emmenés loin de la ville, je ne sais pas où. Ils m'ont fait déshabiller, m'ont attachée à une table et ont glissé des anneaux dans mes doigts et mes orteils. Au début, je ne savais pas ce que c'était mais ça faisait très mal, ça me donnait des chocs et ça me faisait sauter. J'ai chié malgré moi et je me mordais les lèvres. J'avais les gencives déchirées, j'en goûtais le sang. J'ai réalisé que c'était quelque chose d'électrique. Ils m'ont mis la queue d'une souris dans le vagin et m'ont enlevé le bandeau pour que je regarde. Je me sentais comme un trou qui absorberait de la merde, j'étais épuisée, le corps mou, sans souffle. J'étais accusée d'être instigatrice de la violence nationale, membre d'une organisation clandestine pour la défense du président décédé, et aussi, agent international contre la démocratie... Trente jours plus tard, sans aucune explication, ils m'ont remise en liberté. Je n'ai pas revu Lucrecia. J'ai su qu'Elvire était devenue folle. Le président du syndicat avait été tué. Quant à Guerrero, on a découvert que c'était un mouchard. Le ministre, lui, a eu la tête fendue et, resté vivant plusieurs jours, il a défendu le ministère dans cet état. Moi, j'ai été renvoyée immédiatement. Les autres fonctionnaires, ceux de l'ancien gouvernement, sont toujours là, dans leurs armoires. Pour ne pas payer de loyer étant donné le coût de la vie, quelques-uns ont abandonné leurs domiciles et se sont installés pour de bon dans les locaux mêmes du ministère. Je ne les envie pas. Je me suis finalement persuadée que les culs-de-sac sont de redoutables signes de mauvais augure.

Le Cul-de-sac,
une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anaouïl,
est parue dans le recueil *Les Compagnons de l'horloge-pointeuse,*
aux éditions Québec Amérique, à Montréal, en 1981.
ISBN : 2-89037-081-X

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-074-5
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1075 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org